

CULTURE

Ça tourne chez les jeunes et apprentis de l'Académie Moovida

MARSEILLE

Accompagnée par des professionnels du cinéma, la troupe majoritairement originaire du quartier de Saint-Mauront, a débuté sa 2^e journée de tournage, lundi 23 mars à la Major. Première expérience en tant que réalisateur, Jonas Pellier est aux commandes pour son court-métrage « En ville ».

Allez Tarantino, on tourne !», plaisante la réalisatrice Nadja Harek, qui accompagne les jeunes et apprentis pour cette 2^e journée de tournage, lundi 23 mars. Face au retour caméra, l'apprenti réalisateur Jonas Pellier remet son casque avant qu'une énième prise de la 4^e scène soit tournée, dans le square Vaudoyer à la Major. « J'ai pitché le scénario [du court-métrage *En ville*] devant un jury professionnel et j'ai été choisi en août dernier », se remémore ce jeune de l'Académie Moovida. Une première réalisation émouvante pour Jonas qui se destine à ce métier : « Ce que j'écris, ce que j'imagine prend vie. C'est un peu de l'ego de dire ça mais c'est un sentiment formidable. »

Aux côtés des apprentis, la réalisatrice et scénariste



L'apprenti réalisateur Jonas Pellier et la professionnelle Nadja Harek face au retour caméra pendant que la 3^e scène de la journée se tourne. PHOTO E.K.

Vanessa Zambarnardi, Nadja Harek et d'autres professionnels guident ces jeunes. Le réalisateur, encore novice, assure : « Nadja a autant envie que moi de faire un superbe film. Tout ce que je n'arrive pas à dire avec mes mots, elle le retranscrit. Elle a compris tout de suite ma vision des choses. » En ce lendemain de journée pluvieuse, l'ambiance s'équilibre entre le travail, la bienveillance et la taquinerie. Le figurant Sidy arbore un grand sourire : « L'équipe est top. On passe un bon moment sous le soleil de

Marseille. ». Avec quelques expériences de théâtre et de cinéma avec Kourtrajmé, l'apprenti Moovida d'une trentaine d'années réalise son premier projet avec l'Académie.

D'horizons différents

L'équipe réunit 37 personnes d'horizons différents. Désignant l'assistante-réalisatrice Juliette, la script Camille ou encore l'ingénieur-son Alexis, « chacun son rôle. On ne peut pas se passer les uns des autres. Cette imbrication de compétences est magique », s'émer-

veille Yasmina Er Rafass, directrice de Ph'Art et Balises. Dispositif de l'association, « l'idée de Moovida est de traverser une expérience d'écriture et de tournage. De faire rencontrer pro et apprentis par l'expérience, le didactique. On va chercher des jeunes pour qu'ils découvrent avec nous et apprennent sur le tas ces métiers du "faire" », résume-t-elle.

Le film scénarise « quatre amis marseillais au fil d'une journée ordinaire, qui bascule lorsqu'une femme les accuse d'avoir volé son téléphone ».

Parmi la bande de potes, Zélie Zambarnardi joue le personnage principal « Anna. J'ai 19 ans. Je vole le téléphone en question. » Indiquant la scène qui se tourne, la jeune actrice scénarise : « Par rapport au contrôle de police, je les vois j'ai chaud et je veux qu'on se barre. Il y a une grosse course-poursuite qui se fait avec les flics. » Une course tournée sur les deux jours suivants, à travers le Panier jusqu'à la Belle de Mai. Ce court-métrage tente de dénoncer « la stigmatisation qu'on nous attribue dès la naissance, en fonction de nos origines, de nos religions, de notre classe sociale », résume Jonas. Sur le plateau, la plupart des apprentis viennent du quartier Saint-Mauront (3^e), « le quartier le plus pauvre d'Europe, souligne le jeune cinéaste en phase avec son scénario. Je suis habitué à un milieu populaire. »

Être représenté au cinéma

Impliquant les jeunes de ces quartiers prioritaires, l'association compte sur ces projets « pour créer un écosystème rassurant où les jeunes puissent se sentir légitimes de faire des films. De raconter leurs propres histoires et de se représenter pour sortir des rôles stéréotypés, qu'on voit habituellement au cinéma », liste Yasmina.

D'autres scénarios déjà en poche, Jonas espère continuer sur cette lancée. Le court-métrage *En ville* sera diffusé dans les cinémas partenaires et envoyé aux festivals pour une sélection potentielle.

Emma Kerbourc'h

« Votre humanité, c'est votre résistance »

CINÉMA

« Ce qu'il reste de nous » est le récit puissant sur trois générations d'une famille palestinienne originaire de Jaffa, chassée de ses terres à la création d'Israël.

C'est en 1988 que Nour (Muhammad Abed Elrahman) a été grièvement blessé par une balle de l'armée israélienne. Un adolescent plein d'énergie qui court dans le dédale des rues en Cisjordanie occupée. La première intifada ou révolte surnommée la « guerre » des pierres. Hanan, sa mère, face à la caméra, s'adresse à l'adulte transplanté du cœur et retrace la série d'événements

qui ont conduit à ce moment tragique : « Vous ne savez pas grand-chose de nous. Je veux vous dire qui est mon fils. »

1948, Jaffa. Sharif (Adam Bakri) est un agrumiculteur. C'est un père heureux qui partage des moments de complicité avec Salim, son fils de 10 ans. Dans ce verger multiséculaire baigné par le soleil, la poésie arabe est omniprésente. Une langue qui exalte l'attachement pour cette terre mêlée aux embruns de la mer. Mais les milices sionistes les chassent violemment de leurs terres. C'est le début de la Nakba. Sharif et sa famille sont contraints de vivre en Cisjordanie occupée. Des réfugiés dans leur propre pays.

1978, dans les camps, les Palestiniens se comptent par milliers. Salim (Saleh Bakri) est instituteur à Naplouse. La fa-

mille est soudée malgré les dures épreuves qu'elle traverse. Sharif, qui vit avec eux, est hanté par la rapidité à laquelle son peuple a été effacé de la mémoire. Lors d'un couvre-feu imprévu, Salim se fait affreusement humilier devant son fils Nour par un groupe de soldats israéliens. Une scène qui changera radicalement le rapport père-fils. Nour, dix ans plus tard, deviendra cet adolescent rebelle qui met sa vie en jeu face aux tirs à balles réelles des soldats israéliens.

Le film explore le traumatisme, l'escalade de la violence vécue par chaque génération, qu'elle soit physique, psychologique, administrative et bureaucratique. Une violence qui impacte les relations familiales. Un récit déchirant qui aurait pu se passer d'une musi-



Sharif aide Salim à cueillir une orange, Jaffa (1948). PHOTO DR

que faite de violons, cello et autres instruments pour accompagner cette fresque tragique suffisamment explicite. La réalité d'un peuple trop rarement montré sur plusieurs générations, se décline sans cliché dans son quotidien. La réalisatrice qui incarne Hanan est américano-palestinienne. Elle-même issue d'une famille d'exilés, elle s'est inspirée de l'histoire de son père : « Je connais la façon dont les médias occidentaux nous déshumanisent. Je

voulais que ce film puisse parler au public occidental et montrer notre humanité. » Tandis que les médecins tentent de sauver Nour, Salim et Hanan sont face à un dilemme terrible. Une brèche s'ouvre vers une humanité possible qui les aidera à donner du sens à leur douleur. Ce qu'il reste d'eux.

Muriel Hovnanian

« Ce qu'il reste de nous », de Cherien Dabis. Sortie le 11 mars (2h25).